

CARNET NOIR

Delaby passe la bulle à gauche

SAMUEL JORDAN

Le monde du 9^e art est en berne. Le dessinateur de BD Philippe Delaby est décédé subitement à la fin janvier à l'âge de 53 ans. Le Belge était surtout reconnu pour sa magistrale série antique *Murena*, amorcée en 1997 avec son complice Dufaux au scénario. Sens aiguisé des mouvements et des expressions, réalisme et minutie des décors et des corps, mise en scène de cinéma, graphisme sensuel d'une rare puissance ont permis à ce méticuleux artiste du crayon de remettre, après *Alix*, le péplum au goût du jour en BD.

Pour beaucoup, Delaby avait révolutionné la manière de raconter et de montrer l'histoire antique. *Murena* qui relate les boires et déboires du jeune Lucius Murena, ami puis ennemi de l'empereur Néron à la fin du I^{er} siècle après Jésus-Christ, était même plébiscité par des éminents spécialistes de l'antiquité romaine.

Celui qui mettait aussi en images *La complainte des landes perdues* appréciait fort Fribourg, comme il nous l'avait confié. Il était venu à plusieurs reprises partager sa passion à la Librairie La Bulle et lors des festivals Bédémânia et BD-Bilingue. Ceux qui ne sont pas encore morts te saluent !

ANNA AKHMATOVA

La poésie contre l'imposture

ALAIN FAVARGER

Pour le pouvoir communiste, elle n'était qu'une poétesse intimiste et bourgeoise, une esthète de l'ego. Et si elle est moins connue ici que Boris Pasternak, Marina Tsvétaeva ou Ossip Mandelstam, c'est peut-être, comme le disait l'historien de la littérature russe Efim Et-kind, que «sa vie n'a pas été assez tragique pour attirer un large public». Les Editions Le Bruit du temps publient en traduction inédite un volume de souvenirs écrit par Nadejda Mandelstam sous le choc de la mort d'Anna Akhmatova en 1966. Un portrait tout en finesse qui montre l'attachement que les Russes, opprimés sous le pouvoir soviétique, ont toujours eu pour celle dont les poèmes étaient comme un refuge contre la propagande et l'imposture du régime.

D'elle on pouvait dire ce que Varlam Chalamov, le mémorialiste majeur du goulag, avait confié à Pasternak: «Vos poèmes possèdent une vie, une force grâce auxquelles des gens ont pu rester humains.» Sous la plume de Nadejda Mandelstam, la poétesse reprend vie, elle qui a souvent connu le dénuement, subi l'interdiction de publier et souffert des violences et des brimades endurées par ses proches: son premier mari fusillé, son troisième disparu dans un camp, son fils arrêté par trois fois. Elle, tel un roseau (qui est aussi le titre de l'un de ses recueils phares), était destinée à résister aux tempêtes. I

> **Nadejda Mandelstam**, *Sur Anna Akhmatova*, traduction du russe et avant-propos de Sophie Benech, Ed. Le Bruit du temps, 223 pp.



Correspondances du soi

Matthias Zschokke. L'écrivain suisse publie sa correspondance par e-mails avec son ami Niels Höpfner. En ressort un gros pavé que l'on peine à voir comme un fait de littérature.

ANNE MOOSER

Etabli à Berlin, Matthias Zschokke publie une collection brute de quelque 1500 e-mails, une «œuvre» avant tout imprégnée de narcissisme. AGENCE OPALE



Lœuvre littéraire de Matthias Zschokke fait un bien fou, parce qu'elle remet tout en question: le roman, l'intrigue, le héros, le style. Avec brio, elle explore toutes ces questions et y apporte des réponses originales. A la suite de Flaubert, l'important pour Zschokke n'est pas ce qu'il raconte, mais la manière de le raconter. Un regard acéré, un ton mordant, un style aussi léger qu'une bulle. Aucun préjugé, aucun a priori, aucune soumission aux dikats de l'air du temps. Oui, Matthias Zschokke est un rebelle, et entend le rester.

Ce n'est pas l'épais volume qui paraît ces jours, *Courriers de Berlin*, finement traduit par Isabelle Rüf, critique littéraire au *Temps*, qui nous dira le contraire. Fallait-il que l'on juge l'entreprise originale pour publier in extenso, ou presque, cette masse de 1500 e-mails que l'auteur suisse vivant à Berlin envoie - d'octobre 2002 à juillet 2009 - à un ami cher, Niels Höpfner (d'où le titre allemand, *Lieber Niels*), critique et publiciste à Cologne, gardien et protecteur aussi de l'œuvre.

Dans ces courriels qui fusent comme des feux d'artifice, parfois jusqu'à deux ou trois par jour selon l'idée qui le turlupine, l'auteur de *Maurice à la poule* y parle de tout, selon la loi de ce nouveau support numérique où s'invitent si bien la spontanéité, l'instantané, le coq-à-l'âne. Il ne se reconnaît ni Dieu ni maître, foule au pied toutes nos idées reçues sur la littérature - Goethe «n'a pas la patte», *Mère Courage* de Brecht est aussi prévisible que «l'amen à l'église», le génie de Thomas Mann est surfait -, sur notre goût touristique - il s'ennuie ferme à Budapest -, sur nos préjugés culinaires («j'ai rarement mangé du si bon pain qu'en Amérique!»). Renversement salutaire, certainement.

Paradoxes de l'auteur

Fraîches et vives sont généralement aussi les anecdotes de son quotidien: les dégâts qu'infligent les sachets de thé à sa cuvette des W.-C., le confort extraordinaire des chaussettes d'opossum néo-zélandaises, la finesse désolante que prend, avec l'âge, la peau de son visage...

Pour autant, s'agit-il ici d'une œuvre littéraire, voire d'une nouvelle forme littéraire, comme l'annoncent certains et comme la présente aussi l'auteur lui-même dans ses interviews? Une œuvre où les multitudes d'histoires de ce «je» fluctuant au gré de ses humeurs et des années, de ce «je» écrivant un mail après l'autre, finiraient par avoir valeur de roman? Certes, celui-ci s'est échappé de son carcan, certes, ses principes ont volé en éclat. Mais de là à considérer comme œuvre de fiction, c'est-à-dire comme un ensemble pensé, organisé et retravaillé, une collection brute de 1500 e-mails où apparaissent aussi sans filtres, avouons-le, tant de jérémiades et redites mais surtout un narcissisme exacerbé, il y a un pas qu'il est difficile de franchir... Paradoxe d'un auteur qui dit se jouer des conventions, mais succombe à celle de l'époque de se mettre en scène, encore et toujours, et ma foi, fort longuement. I

> **Matthias Zschokke**, *Courriers de Berlin*, traduit de l'allemand par Isabelle Rüf, Ed. Zoé, 861 pp.

Extrait

«Non, merci, je n'ai pas envie du livre sur Courbet. Je le dis sérieusement. Si tu me l'envoies, je le jette. Le peu d'écriture que je réussis à produire de temps en temps, j'y parviens seulement grâce à l'ignorance qui me reste. Plus j'en sais, moins je trouve à dire. Tout ce que j'ai lu ruisselle sur moi en demi-savoir et me mène à un bavardage à la manière de ou à propos de, mal ficelé, comme les historiens de l'art savent mieux le faire. Ma seule chance de dire quelque chose d'un peu convaincant est de préserver un regard innocent. [...] Tant que je ne sais rien, je peux affirmer sans ambages.» (lettre du 29.12.06, p. 381)

en bref

RÉÉDITIONS
Textes romands
à redécouvrir

Trois ouvrages font leur apparition à L'Aire bleue, la collection de poche des Editions de l'Aire. *L'année des treize lunes* (1984), d'Alexandre Voisard, est un récit en forme de voyage initiatique, fait d'un montage de séquences courtes. Deux ouvrages de Monique Saint-Hélière sont aussi à redécouvrir: *Le cavalier de paille* (1936) et *L'arrosoir rouge*, publié en 1955, deux semaines avant sa disparition. TR

> **Alexandre Voisard**, *L'année des treize lunes*, 138 pp.
> **Monique Saint-Hélière**, *L'arrosoir rouge*, 237 pp., *Le cavalier de paille*, 430 pp.

ERIC-EMMANUEL SCHMITT

Et si Einstein n'avait pas été un génie?

ROMAINE BETTEX

1934, Etat du New Jersey. Un pauvre vagabond est sur le point de faire une rencontre des plus atypiques. L'homme en question s'appelle Albert Einstein, le célèbre physicien alors en exil aux Etats-Unis afin de fuir la persécution imposée par le Führer au peuple juif. C'est dans ce contexte que va avoir lieu un débat entre Einstein, le vagabond patriote, et O'Neill, un agent détaché par le FBI qui se méfie ouvertement du physicien et cherche coûte que coûte une preuve qui l'accuserait de trahison au profit de l'Allemagne, voire de Moscou. La confiance n'existe plus, la mé-

fiance est de mise, le monde est en guerre.

Cependant, malgré le fait qu'il soit considéré comme le père de la bombe atomique, Einstein ne cesse de plaider pour le pacifisme et le désarmement, alors que la société américaine tend plutôt à vouloir s'armer d'une technologie qui pourrait mettre fin à la guerre contre le nazisme mais aussi symboliser sa toute-puissance. Des années plus tard, aux yeux du physicien, la bombe A, larguée sur le Japon en août 1945, est le symbole d'un profond déchirement qui brise la paix universelle dont il avait osé rêver. «L'Amérique a

gagné la guerre mais l'humanité a perdu la paix.»

Dans *La trahison d'Einstein*, le dilemme est roi et transporte le lecteur à travers une réflexion autour de la question du véritable but de la science. Eric-Emmanuel Schmitt nous présente l'histoire du XX^e siècle sous un angle des plus inattendus avec un thème qui, indéniablement, en a marqué le cours. Bien au-delà de l'aspect scientifique, c'est toute la politique de l'époque qui est dépeinte ici.

Pour cette énième œuvre, Eric-Emmanuel Schmitt frappe encore un

grand coup. Cette pièce, digne d'un imaginaire beckettien, est une comédie intelligente et grave. Entre humour vif et philosophie, l'auteur illustre le conflit moral qui s'impose entre la conscience d'un génie pacifiste et celle de l'inventeur d'une bombe destructrice pour l'humanité. *La trahison d'Einstein* ouvre en nous une large réflexion. I

> **Eric-Emmanuel Schmitt**, *La trahison d'Einstein*, Ed. Albin Michel, 153 pp.

> Cette pièce est actuellement jouée au Théâtre Rive Gauche à Paris jusqu'à fin mars, avec notamment Francis Huster et Jean-Claude Dreyfus.